



Préliminaires calcinés

Arthur-Louis Cingualte

Les amoureux sont comme les somnambules ; ils ne voient pas seulement avec les yeux, mais avec le corps tout entier.

Jules Barbey d'Aurevilly

Quelques sonores et hostiles querelles, immanentes à la terre, dans le temps où lumières et ombres y défilaient.

Danse des sept voiles. Courandair ouaté dans la rue, rapide, léger, qui traverse là, juste au-dessus du sol. Sur ses pas qui la mènent à l'entrée de *La Bélizienne en strates*, lui passent devant, en fil, comme ça, comme un présage menteur, sur leurs vélos, les jambes écartées par le mouvement des pédales des jeunes filles aux culottes fendues, accroc ou dentelle elle ne sait dire, mais blanches de peau assurément. S'installent ensuite des sonorités de marimbas pour quelques déhanchements torrides qui suscitent des choses sous sa poitrine ; qui frisent tout le long de sa colonne jusqu'au bassin. Du coup elle se remémore les parfums transpirés de ses amours. De leur progression du floral au nauséabond. Elle pense à toutes celles dont elle a sollicité la déliquescence finale. Elle se dit alors que, décidément, son insatisfaction est dominée par la fièvre : que cette fièvre se peaufine en acrobaties féroces, qu'elle se gorge d'insinuations baroques et tragiques ; une main satyre, traversée de veines ignobles, de longs doigts fermés tout autour de sa cheville, biceps, triceps, trapèzes, pectoraux, abdominaux ; qui, en un effort, en un mouvement sempiternel et linéaire, un seul, la tire, toujours plus bas, *de profundis*. Une nouvelle fois, sa raison s'impose de funèbres procès et s'y révolte instantanément : elle s'emballe, se met en branle et se confine à coups de sésames désenchantés aux sombres abysses de ses entrailles... Oui, oui : juste une fièvre, un peu fuchsia en son cœur, un halo guimauve sans contours, ni limites, qui balaye l'air, très bas, sous le

sabre des talons, à ras le trottoir ; rien qu'un interstice à peine, qui demeure en son sillage... C'est seulement en considérant cette lagune miniature de colère honteuse et colossale, quand on la sait partir du sol pour ses cuisses, quand on la sait s'élever, là, tout de suite, serpent sinuant, grimpant, hanches, ventre, poitrine, cou, nuque, jusqu'à embraser – comme une chute à l'envers – ses oreilles d'un sang écarlate, que peut-être alors nous serons en mesure de comprendre ce que c'est véritablement que d'être de Crimée et amoureuse.

À l'intérieur de *La Bélizienne* ses gestes, dangereusement aiguisés, et ses attitudes sauvages inquiètent l'ambiance. Doucement, au bar, un songe fugitif s'éveille et l'enlace affectueusement. Il met en scène des bicyclettes au bord de la mer Noire, pas loin de Sébastopol... Elle se souvient... Ses cils scintillent d'une particularité fauve sous les projecteurs de la boîte. Elle sait que c'est cette sourde impiété, partout, qui l'embrase. Elle se dit lâche ; se demande quelle extravagante lave Barcelona Cliché – seule descendante directe des Mayas à son actif de conquêtes sud-américaines – a acceptée jusque dans leur lit ? Celle-là même, certainement, sournoise et sensuelle, la frictionnant sensuellement sous les draps de ses territoires intimes, la réconfortant sous la douche de ses fluides sucrés. Dieu sait par quelles biles, tous, ont infiltré sa confiance. Elle, la naïve, qui répondait à la question de savoir quelle était sa couleur préférée *arc-en-ciel*. Rykarda Parasol sait qu'elle n'a que sa soif de passions pour se soulager. Elle les allonge en icônes et les prolonge, en enfilade, comme des dispositions macabres au bout du nez, au bout d'une lame. Elle les observe, pour se maintenir encore un peu, dans le reflet d'un ongle et les garder nichées, au chaud, dans un décolleté. Non, ce n'est pas de sa faute, elle n'a pas appris à vivre *comme ça* : le coton dans les jambes, les atouts mercantiles d'un sourire, d'un sexe, les larmes comme un dialecte, l'hymen comme une promesse, le pardon, la mesure, tout ça elle ne connaît pas. En Crimée on ne s'embarrasse pas ! C'est fatal : son courage ne peut que stimuler des volcans de violence : donnez-lui une fleur elle la garde pour toujours.

Ploc. Quelques élastiques gouttes, qui chutent d'un robinet mal fermé derrière le bar, des gouttes rondes, bien foutues, qui lui permettent de s'évader un peu plus sur les bords de mer, vers Sébastopol. *Ploc*. De s'évader sans rien sur le dos, sans rien sur la conscience. *Ploc*. La bicyclette de son frère, qui déraille dans la descente ; elles,

qui filent, toutes les deux, devant, en une course hilare et effrénée, les yeux dans les yeux, dans les fesses, dans les jambes, les commissures circonflexes partout. *Ploc*. Elle se souvient ensuite la partie de pêche au crépuscule. *Ploc*. Elle revoit le short et les marques de pierre sur les cuisses de Suzanne, molles meurtrissures magenta qui se révèlent à chaque fois qu'elle se met debout pour ferrer. *Ploc*. Ses doigts, couverts par l'ébène cambouis du vélo. Un sein, tout entier, visible au fond d'un col de débardeur trop leste, trop baillant. *Ploc*. Ses doigts qui parcourent la soie du corps émeraude de Suzanne, déposé sur l'herbe, derrière un buisson plein de fragrances aromatiques. *Ploc*. Le frère, dans la nuit, au loin, les appeler naïvement. Des rires complices. Une comète de sensualité insurmontable, naissante, torride, dans tout son bassin. *Ploc*. Son visage disparaître, comme en une cagoule muette, lorsque Suzanne retire son débardeur, son sourire lorsque dézippe son short. *Ploc*. Ses yeux clos, ses gémissements brûlants à l'oreille. *Ploc*. Satan dans la culotte, rubis sur l'ongle. *Ploc*. Puis l'unique ruine de cette journée, de son amour perdu : un bouquet de lavande rectifié par la poche arrière d'un jean mille fois lavé. Une trace de rouge à lèvres finalement nettoyée. *Ploc*. Un filet de sang qui coule de la narine percée de Suzanne. *Ploc*. Son nombril à elle comme un maelström, comme un évier à fluides, comme une cible de cirque... Barcelona poignardée. *P-l-o-c*. Elle se presse le bas du ventre. C'est l'alarme : elle s'empresse de rejoindre, par la sortie de secours, la ruelle derrière le bar. *Pssiiiiiii*. Ses doigts de pieds et ses ongles vernis de rouge sont doucement aspergés par les rebonds averse que projette son joli jet d'urine – bien hydraté, lustral, blond comme une étoile.

En un mouvement expert de pisseuse avertie, Rykarda Parasol remonte d'un coup jean et culotte sur ses hanches. Elle se reboutonne et dépose entre ses lèvres une Craven A. Les fureurs d'une baston entre chiens réclament, au loin, jusqu'à elle, quelques macabres échos. Elle ne veut pas être dangereuse. Elle ne veut pas les précipiter sous le seul projecteur d'une morgue. Elle aimerait, pour une fois, juste une fois, être docile, patiente, aimable comme un bonbon dissimulé sous une couette. Ses mains s'approchent silencieusement, délicieusement de sa bouche – une bouche féline qui n'articule que de tristes *Barcelona* – afin que la flamme de son briquet résiste à l'épaisse rumeur du soir.

C'est aussi en un mouvement savant, un seul, sans le moindre son, qu'une monstrueuse main aux veines d'essence saisit, par derrière, fermement le sein gauche de la blonde et le malaxe sans délicatesse. Elle secoue sa cheville droite. L'autre main suit instantanément et enlace sa gorge de la lame du couteau qu'elle tient. La prise est considérablement ferme, puissante. Elle verrouille toutes tentatives. Un *ploc* étouffé, sa cigarette, qui tombe, neuve, sans crépitements, sans panache, sur l'asphalte. Rosco Anaparte bave abondamment dans la nuque de Rykarda. Ses narines bufflent un air sordide. Il sent les possibilités de son sexe amplifier. Il sait qu'il s'appuie progressivement contre le bas du dos de la blonde. Quand elle couine de douleur contenue, se cambre pour éviter, il se dit qu'il tient là certainement sa deuxième plus belle érection. Il revoit le nombril de Frédérique, sa salive sur ses seins énormes et compare rapidement les deux érections. Ses doigts, à la manière d'une araignée, sinuent sous le pantalon de la pisseuse et se nichent sur ses lèvres au travers de la lingerie encore humide d'urine. Il ressort l'étreinte de la lame pour l'immobiliser encore un peu mieux. *Y'a pas de portes ici, on ne m'échappe pas, grosse pute.* À deux doigts près ! C'est un miracle s'il n'éjacule pas déjà. L'index droit de Rykarda stagne le long de sa hanche ; juste un geste nostalgique : elle n'a pas, elle le sait, sa cruelle ceinture de lanceuse de couteaux professionnelle, d'assassine d'amantes. Alors : oui. C'est calculé : il n'y aucune issue : tout est trop malade de toute façon. Il faut en finir : elles sont toutes mortes par sa volonté enflammée, par ses passions malades. La Parasol se dit qu'elle ne peut pas, que peut-être, en son fond christique, elle le mérite. Puisqu'il ne traîne aucune échappatoire, c'est vite vu : elle se laisse, la mâchoire de quartz, le visage débordant de larmes absentes, dignement arracher. Lasse, elle ferme les yeux. Elle va savoir, de manière plus sévère encore, ce qu'elle a fait. C'est l'amende. Elle va payer, cher, très cher.

Passent alors, en diapositives, Suzanne, Barcelona et les autres. Elles sourient toutes. Mais de quoi... ? En tous cas, la fièvre ne la chauffe plus : sa colère, subitement, s'enfuit. C'est ce que de César, Suétone rapporte : qu'il se couvrit la tête de sa toge, devant l'éclat du glaive, soudain. Mais de quels supplices, qui font, ici, toute sa différence, le calvaire de l'entité féminine doit-il s'affranchir ? Une flaque d'essence et un lampadaire écrivent l'inédite prosopopée des reflets urbains. Au bout, à l'angle, derrière des cartons de bananes, bien qu'on ne puisse la voir, il y a cette jeune femme accroupie, le dessous élémentaire aux chevilles, un bruit d'insecte, de

ruche liquide, qui l'enrobe. Elle pisse aussi. Il y a aussi cette immense carlingue blanche, sans doute autrefois prétentieuse, qui chante ironique et grinçante les mélodies de ses suspensions burlesques. Les jantes, dans la nostalgie d'une jeunesse rutilante, entrent, là, maintenant, tout de suite, comme la brise dans un dédale, au bout du point de fuite de la ruelle ; Rosco, à cet instant, ne regarde pas de ce côté : la queue encore grasse, le désir dégoulinant, il admire l'esquisse de son œuvre. Il crache dans les paumes de ses mains, l'une après l'autre, pour bien les lubrifier, pour qu'elles glissent suffisamment, pour en suffire définitivement avec la besogne passée : le porc.

Il regarde le corps mâchouillé dans son petit étang de sang de Rykarda Parasol, l'expression de son visage fracassé par ses manières barbares et le dégoût n'a plus aucun sens : « Va-t'en chanter le reste aux mânes du Styx, sale pute ! » qu'il dit ses semelles barbotant dans la flaque de pisse blonde.